

grand fleuve Saint-Louis (c'est ainsi qu'on appelait alors le Mississippi). Et quelle différence de milieu et d'aspect pour les Canadiens qui sillonnaient la Basse-Louisiane dans toutes les directions !

Ce n'étaient plus les paysages austères et grandioses du Canada, ses bois d'érables, de merisiers et de résineux s'étendant à perte de vue, mais déjà coupés ça et là de clairières et de défrichements, indices d'une société commençante. Ce n'étaient plus les flots bleus du Saint-Laurent, celui de tous les fleuves qui, par les merveilles de son cours, par la série des grands lacs dont il est la quintessence, la chute unique du Niagara, les paysages ravissants des Mille Îles, nous révèle mieux que tout autre la puissance du Créateur et la grâce de son sourire ; ce n'étaient plus ces flots chastes que pénètre la lumière, et dans lesquels se mirent les Laurentides, premières nées des entrailles du globe qui, longtemps avant les Alpes et les Pyrénées, attendaient dans une majestueuse solitude les peuples de l'avenir. Point de glorieux promontoires sur lesquels villes et villages s'étagaient en lançant vers le firmament leurs brillants clochers, symboles éloquents du cri de l'âme vers Dieu et des espérances qui la soutiennent ici-bas, point de traits d'union entre la terre et le ciel ! Sous un soleil aussi chaud que celui de l'Espagne, les eaux troubles et bouillonnantes du Mississippi descendaient vers le golfe du Mexique, entraînant avec elles les dépouilles des forêts septentrionales. Sur ses rives basses et noyées, des roseaux et encore des roseaux, rideau monotone, bornant la vue de toutes parts, et qui enfermaient les yeux et l'âme dans un horizon sans perspective. La faune elle-même se ressentait de la différence du climat. Sans doute, on y trouvait comme au Canada l'ours dodelinant et paterne, partout plus avide de végétaux et de fruits que de chair, qui ne devient agressif que pour se défendre et qui, d'après Le Page du Pratz, n'était pas carnassier dans cette région.⁽¹⁾ Dans les terres éloignées des

(1) Toutefois, le colon naturaliste nous apprend que maître Martin était sans politesse et prétendait avoir le pas dans les sentiers qu'il s'était tracés pour aller au fleuve, de sorte qu'à moins d'être bien armé, il valait mieux s'ôter de son chemin quand on le voyait venir.